Document generated on 04/25/2024 1:36 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

La Lettre

Marc Sévigny

Volume 1, Number 1, Spring 1985

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2684ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Sévigny, M. (1985). La Lettre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, *1*(1), 47–51.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Marc Sévigny

La Lettre

La multitude d'ébauches qui encombrent l'atelier ne lui sont d'aucun secours. Encore aujourd'hui, il manquera à son devoir d'ami et n'écrira aucune lettre. Aucun des projets amassés là, pêle-mêle, dans le désordre des feuillets tachés d'encre, de colle et de peinture, ne prendra une forme achevée et expédiable par le prochain courrier. Portions de calendrier, dessins griffonnés à la hâte, cartons d'allumettes exotiques, photographies retouchées, photocopies en tout genre, objets bizarroïdes, déchets intéressants, découpages, coupures de journaux ou de magazines, cartes faites à la main par «l'artiste»; textes manuscrits dactylographiés en une ou plusieurs copies, poèmes, chansons, portées musicales, extraits, citations, références de volumes; billets de cinéma inutilisables, brochures passées date, annonces pour des événements sans actualité, plans de voyages anticipés ou de constructions à venir, pas un de ces éléments disparates ne trouvera le chemin de l'enveloppe. Ni adresse, ni timbre. Pas de fioritures au coin de la lettre, pas d'indication de retour, pas de noms tronqués, transformés ou simplement inventés pour désigner l'éventuel destinataire. Non, Bruno n'a pas écrit et n'écrira pas.

Il n'est pourtant ni handicapé, ni malade, ni près de mourir. Il n'a en fait aucune excuse valable à offrir à tous ces gens qui lui écrivent dans l'espoir de recevoir à leur tour de ces magnifiques lettres qui faisaient autrefois sa réputation de correspondant hors pair. Supplications, implorations, menaces, rien n'y a fait. Bruno est demeuré

muet, immuable, clos, sourd aux innombrables appels du dehors l'exhortant à se remettre au métier. Il faut dire que ces appels se font maintenant plus rares, vu l'«incommunication» et compte tenu des limites de la patience. Le silence de Bruno dure depuis des mois et peu d'amitiés résistent aussi longtemps à la distance et au vide.

Bruno vit retiré à la campagne, non pas en ermite, mais tout de même en marge, légèrement décalé de l'actualité et de tout ce qui fait courir les autres. Peut-être est-ce là l'origine de sa fatigue: le peu de sens qu'il y a d'écrire à des gens n'ayant qu'une mince idée de sa vie et de son état, qui s'en préoccupent ou de façon trop distraite, ou trop négligente.

Je veux bien admettre l'hypothèse. Bruno, frustré de la piètre qualité de ses relations avec l'humanité, décide de couper court, referme la porte et se replie sur lui-même au milieu d'oeuvres inachevées, renonçant du même coup et à jamais à l'acte épistolaire. Hélas, l'image ne correspond pas à la réalité. Bien que campagnard à temps plein, Bruno a une vie modérément active, voit du monde, entretient même quelques amitiés à la ville où il se rend à toutes les semaines. Sa schizophrénie se compare avantageusement avec celle du commun. On ne lui connaît pas d'attitudes ouvertement asociales bien qu'il soit un individu têtu et parfois excentrique. Non, s'il n'écrit pas, il faut en chercher ailleurs les raisons.

Excuse classique: le manque de temps. Bruno pourrait en effet invoquer l'accélération qui augmente avec l'âge et qui laisse de moins en moins de temps pour exercer une activité aussi futile que de manifester aux autres sa présence avec un crayon et du papier. En d'autres mots, il aura pris un coup de vieux, les responsabilités se seront mis à pleuvoir sur lui et, amer, il aura balayé de la main les frivolités de sa jeunesse, dont celle d'entretenir sans relâche (et sans raisons) des liens ténus avec d'obscurs correspondants. Appelé impérieusement par les nécessités du présent, il aura chassé le passé de son esprit et avec lui, les visages lointains de ceux qui en attendent encore par la poste les signes dérisoires et nostalgiques.

Autre hypothèse: le manque d'entrain, l'épuisement des facultés nécessaires à la communication. Perte d'appétit pour les autres. Indifférence dûe à l'éloignement, au vieillissement, au changement technologique. Nivellement du goût, pointe d'ennui, rupture pour cause d'avenir ou de non-avenir. Le tout entraînant un mol abandon à la maturité, maturité qui sait se passer des liens superflus et qui les rompt sans autre avis.

Enfin, on peut se demander si le coût élevé des frais postaux n'aurait pas conduit Bruno à une économie excessive, au point d'amortir chez lui jusqu'au désir d'expression.

Et si, plus simplement, il n'avait plus rien à dire?

L'argument est lourd, discutable. Un individu, même vieillissant, même accaparé par le souci de productivité, demeure un être susceptible de communiquer à autrui sa foi, son angoisse, son trouble; l'étendue ou les limites de son âme, à la rigueur son absence d'âme; les emballements ou les revers de son coeur, ses menus faits et gestes, ses rêves, les dures réalités faisant obstacle, ses projets insolites, secrets, inavouables. Fort ou faible, l'humain reste tributaire de la parole, du mot, de la lettre. Ne plus la partager (et qui plus est, ne plus la poster) tient de la provocation, du signal d'urgence ou du mépris pour le contact humain. L'enveloppe vide, la boîte aux lettres vide, la vacance du signe annonce en soi le néant, le renoncement à la vie: la mort.

Tout ceci ne saurait s'appliquer à une intelligence aussi vive et aussi optimiste que celle de Bruno.

Il faudrait aussi examiner l'affaire comme un fait de société. Qui écrit à qui aujourd'hui, si ce n'est par politesse ou besoin? Qui, à l'ère électronique, se soucie encore de prendre la plume et le papier à des fins personnelles, sensibles, et totalement irrationnelles? Qui peut encore éprouver l'envie de réveiller la solitude de l'autre alors que chacun la défend farouchement, silences et mesquineries à l'appui?

Bruno n'est pas plus fou (ni plus fin) qu'un autre. L'art épistolaire est tombé irrémédiablement en désuétude: il faut désormais se munir d'un terminal, d'un «modem», que sais-je encore. À la limite, ne vaut-il pas mieux téléphoner, malgré toute l'agressivité cachée que cela suppose? Écrire une lettre, c'est souvent faire un cadeau imméritè à quelqu'un qui est incapable d'en apprécier la grandeur et la beauté. Alors pourquoi déchoir soi-même et s'abaisser à «communiquer» par les voies douces. L'époque est à la violence, au repli, à la négation. Bruno n'échappe pas aux pressions subtiles de l'environnement qui tôt ou tard éliminent à la source toute volonté de s'exprimer amicalement, fût-ce par l'envoi de documents confidentiels et par le fait même, compromettants.

J'irai plus loin. Une question de pudeur entre en jeu. En quelles mains tombera cette lettre expédiée avec délicatesse et amour? Qui, demain, s'en emparera, la lira, la versera peut-être à des correspon-

dances posthumes pour diffusion à des lecteurs aussi indignes qu'inconnus? Qu'est-ce qui empêche l'observateur impartial de juger sévèrement ces gens qui s'adonnent sans modération à l'écriture de lettre prétendant à la poésie ou à l'humour? L'envoi naïf d'une lettre présente en effet bien des dangers car on ne soupçonne jamais assez les intentions des destinateurs et des destinataires.

L'atelier de Bruno est une preuve flagrante du laisser-aller qui menace nos précieux envois. Les liasses jetées au hasard dans la pièce, sans distinction d'auteur, se mêlent aux comptes, aux brouillons, aux esquisses; elles subissent maints mauvais traitements: taches de café et de vin, poussière, graisse; froissements, déchirures. Et pire: on les égare. Perdus à jamais pour la postérité, ces bijoux en prose ou en vers, ces traits de génie adressés en toute confiance et en toute intimité! À la seule idée du sort qui est réservé à ses oeuvres, l'épistolier frémit.

Bruno aura réfléchi à tout cela, aura pesé le pour et le contre, aura supputé ses chances, calculé ses pertes; il aura dressé une liste des nombreux sévices que supporte la chose écrite, même protégée par la mince et précaire enveloppe. Il aura passé en revue ses correspondants actuels, les aura jugés sans complaisance; il aura, pièce par pièce, démonté le réseau, scruté les visages, fouillé les âmes. Il aura même imaginé des lettres à leur faire parvenir, il leur aura écrit mentalement, mot à mot, paragraphe par paragraphe. Il se sera rendu compte de la répétition, de la mélasse où s'enlisent les mots, de l'inévitable malentendu qui surgit toujours au milieu d'eux. Il aura entrevu des lettres plus belles, plus parfaites, composées de caractères nets, établies avec discernement et économie. Il aura ainsi épargné beaucoup, en salive autant qu'en nombre de timbres, en réduisant les épanchements habituels à des grossières monosyllabes, vindicatives certes, mais combien efficaces! Il aura résolu bien des hésitations avec des suspensions et bien des doutes avec des proliférations de virgules et des points. Il aura réduit l'ensemble à des symboles quasi chinois, finement calligraphiés, de quoi se constituer un nouvel alphabet.

Et il aura ensuite reposé son stylo, sûr à présent de son droit, habité dorénavant par l'idée grandiose de refaire à la base cette littérature qui s'échange quotidiennement, en pur gaspillage, par la voie vulgaire du courrier. Tapi au fond de son atelier capharnaüm, je l'imagine produisant ébauche sur ébauche en vue de réaliser l'ultime lettre, celle qui servira de modèle aux générations analphabètes du

futur. L'unique lettre, la Lettre, circulera alors d'un lecteur à l'autre et fera l'objet d'un nouveau culte.

Ainsi Bruno prépare son heure tandis que chaque minute écoulée augmente chez les autres la frustration: la boîte aux lettres vide qui évoque tristement les amitiés perdues, avec cette angoisse «incommuniquée» et incommunicable qui accompagne la vaine attente du facteur.

Marc Sévigny est natif de Sherbrooke (1953). Très tôt, son intérêt va vers la littérature pour enfants. Poète et conteur, ses activités s'étendent au journalisme et au cinéma. Il a publié des contes et de la poésie.